

Maryk Choley

LE BAISER DU
CANCRELAT

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-1712-0**

© MarykCholey

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

1.

J'ai des cafards dans ma cuisine. Quand j'habitais chez maman, je ne savais même pas ce que c'était. Tout était propre et blanc. Je me souviens que maman, une fois par semaine, récurait tous les coins, toutes les plaintes, avec une brosse à dents.

A présent je vis dans une HLM. C'est pour vivre avec une femme que je suis venu habiter ici. Elle ne voulait pas qu'on aille chez maman. Mais elle est partie. Elle n'est pas restée longtemps. Elle est partie à cause des cafards. Il y en avait trop. Et trop c'est trop, comme dit maman. Elle n'aimait pas que je parle de maman.

Chaque fois qu'on entrait dans la cuisine, on voyait les cafards. Ils couraient partout, sur l'évier, sur les casseroles, sur la gasinière, sur les restes de nourriture, sur les murs. On en trouvait aussi dans le frigidaire.

Il n'y avait rien à faire.

On a demandé au concierge: il faut que les services municipaux passent pour désinfecter, il a

dit. Mais ils ne passent jamais. On peut attendre des années sans qu'ils passent. Il faut acheter des pièges à cafards, il a dit, mais de toutes façons ils ne marchent pas.

Ce n'était pas possible de ne rien faire. Je ne pouvais plus manger dans cette cuisine, à la même table que les cafards. Ils trottaient entre les verres et les assiettes. Ça me donnait envie de vomir. Ma femme ne voulait plus cuisiner. Fais quelque chose, elle a dit, fais quelque chose ou je pars. Chez maman il n'y a pas de cafards, mais elle n'a pas eu l'air de m'entendre.

Alors j'ai décidé de me battre. J'ai pris une grosse cuiller en bois pour touiller la salade, et je me suis posté devant l'évier. J'ai commencé à taper sur tous ceux que je voyais. C'était sale. Il y avait plein de cafards écrasés sur l'évier, et les autres s'enfuyaient, affolés, à toutes pattes.

Quand j'ai arrêté de taper, j'avais dû en exterminer cinquante, qui gisaient en bouillie blanche de ci de là. Ma femme est entrée, elle a poussé un hurlement. C'est dégoûtant, elle a dit, arrête ça tout de suite ou je m'en vais.

Alors j'ai cherché une autre solution. Je suis arrivé sur la pointe des pieds devant l'évier et j'ai vérifié qu'il y avait bien des cafards à l'intérieur.

Puis j'ai ouvert le robinet en grand. C'étaient les chutes du Niagara, les cafards étaient engloutis, emportés par les tourbillons d'eau, projetés dans les tuyauteries. Quelques-uns essayaient de nager, mais je leur envoyais un bon jet d'eau bouillante sur la tête. Quelle panique!

J'ai fermé le robinet. A ma grande surprise, deux minutes plus tard, j'ai vu surgir un rescapé par le trou du lavabo. Il était mouillé, piteux et comme accablé par le sort. J'ai pensé qu'il avait subi un grand choc, et je me suis demandé si je devais l'épargner ou pas. Mais non. C'est un cafard, après tout. J'ai ouvert de nouveau le robinet, puis, pour plus de sécurité, j'ai mis un couvercle sur le trou du lavabo. J'étais content. C'était comme d'être Dieu pour les cafards. Leur vie et leur mort dépendaient de ma volonté. Je pouvais même les gracier.

Ma femme est arrivée: qu'est-ce que tu fais ? elle a dit, ça fait une heure que tu tournes les robinets. Je tue des cafards, j'ai dit. Oh! encore! elle a fait, mais tu ne penses qu'à ça!

J'ai essayé encore une autre méthode. J'ai mis une pomme de terre évidée dans l'évier, et j'ai attendu. En quelques heures ils étaient des dizaines à grouiller là-dedans. J'ai ramassé la pomme de

terre avec des gants en caoutchouc, et je l'ai lancée dans le sac poubelle. Je suis descendu avec mon sac grouillant de cafards. Le concierge, qui vidait les poubelles, me l'a gentiment pris des mains, et j'ai ri tout seul, parce que les cafards allaient vite fait sortir du sac.

Parfois je me demande si je ne fais pas une mauvaise action en tuant les cafards. Quand j'étais petit, maman m'interdisait de faire du mal aux animaux. Ce sont aussi des créatures du bon dieu, elle disait. Mais pourquoi le bon dieu a-t-il fait des créatures aussi laides et inutiles, je me le demande. J'ai lu quelque part que les cafards sont anthropophages. C'est des bêtes ignobles pour se manger entre elles. Il n'y a aucune raison de les laisser prospérer et infester la planète. Sûrement que lorsqu'on parle des créatures du bon dieu, on parle des chiens et des chats. Quand mon chien est mort, j'ai eu de la peine. Il ne me mordait jamais quand je lui tirais la queue, et que je lui barbouillais le museau de rouge à lèvres.

C'est à cause des cafards que ma femme est partie. Moi aussi je vais m'en aller. Je vais retourner chez maman. Mais pas tout de suite. Je veux encore tuer quelques cafards, rien que pour leur montrer qui est Dieu, dans cette histoire.

2.

J'ai toujours pensé que j'étais d'un naturel doux, aimable, sociable... J'irais même jusqu'à dire tendre, si je ne craignais d'alourdir mon propos d'une note un peu pathétique, et même, pour aller au fond des choses, d'une nuance d'autosatisfaction que précisément, les personnes d'un naturel doux et aimable se doivent de garder secrète, de crainte d'entamer leur réputation. Pourtant «tendre» est presque le mot juste. Je manque furieusement de cuirasse. Un rien me pique, un rien m'écorce. Je compatis à toutes les misères. Chaque injustice provoque en moi un haut le cœur. Chaque souffrance trouve en moi un écho.

Je suis donc d'un naturel sensible. Très sensible. Hypersensible. Et pourtant...

C'est étonnant de penser aux bourreaux des camps de concentration pendant la Seconde Guerre Mondiale. A quel point ces hommes et ces femmes qui faisaient quotidiennement preuve d'une barbare inouïe pouvaient être sensibles à de la belle musique, par exemple, pourvu bien sûr qu'elle soit d'origine contrôlée... à un sourire d'enfant, pourvu

qu'il soit ethniquement autorisé... Ils fondaient en larmes à une sublime harmonie wagnérienne... Ils s'attendrissaient devant une petite fille dans un champ de fleurs... Et cependant ils trouvaient tout à fait normal, anodin même, parfois ennuyeux dans leur monotonie, des actes que tout le monde a en mémoire... si tant est qu'on veut bien avoir une mémoire.

Mais la mémoire est sélective, elle aussi. On se sent propre. On est propre. On a simplement oublié, totalement et immédiatement oublié, des zones de crasse abjecte et puante, où croupit la face obscure de notre âme.

Pourtant aucun acte, si petit soit-il, n'est anodin. Et si Dieu demande réellement des comptes le jour où l'on s'en va mendier sa petite part d'éternité, soyons sûrs qu'il ne nous fera grâce d'aucun acte, si insignifiant nous ait-il semblé, à nous. Et peut-être alors la vie d'un cafard comptera-t-elle autant que la vie d'un homme.

Voilà pourquoi j'ai si peur de mourir. Il y a des moments où, soudain, dans un coin de ma mémoire, dans un repli bien caché de ma conscience une armée d'ombres se lève en moi, une obscure cohorte de fantômes à antennes, une file ininterrompue de cadavres gisant les pattes en l'air!

J'avoue! Je suis coupable! Malgré les apparences je suis aussi coupable qu'un criminel de guerre! J'avoue le meurtre délibéré, prémédité, froidement raisonné, d'un nombre incalculable, un nombre impensable, un nombre inimaginable de cafards. Parfois je voudrais leur ériger une statue commémorative, un mémorial, afin de m'assurer le pardon de leurs descendants.

Mais il n'y aura pas de pardon. Les cafards me traîneront en enfer. Et si l'enfer n'existe pas, s'il n'est comme je le crois que le retour à la case départ sous un autre dossard, alors il semble inévitable que pour m'assurer une damnation efficace, Dieu me réincarnera en cafard.

3.

- Va tuer les cafards.
- Non, toi, vas-y.
- Vas-y, j'te dis, c'est ton boulot d't'occuper d'la maison. Moi je bosse.
- Nan, c'est pas un boulot de femme.
- Qu'est-ce qui est pas un boulot de femme ?
- De tuer.
- Ta mère, elle tue bien les poulets.
- C'est pas pareil, c'est pour les manger. Les cafards, on les mange pas.
- P'tête que tu pourrais essayer ?
- J'vais te servir des pâtes aux cafards, on verra si tu seras content.
- Je rigolais.
- Les cafards, c'est vraiment dégoûtant.
- Pourquoi c'est plus dégoûtant un cafard qu'un poulet, dans le fond ?
- Ben tu manges du poulet et j't'ai jamais vu manger des cafards.
- Bon, ben pense que tu tues un poulet quand tu tues un cafard, alors.

- Je tue plus les poulets, moi. J'suis à la ville, maintenant, je fais plus ces trucs sales de la campagne.
- Ah ouais ? Alors pourquoi que t'as avorté le mois dernier ?
- Qu'es-ce que ça vient faire ?
- Ben je croyais que tu tuais plus!
- Comment tu peux comparer un embryon de nous avec des cafards ?
- Alors t'as qu'à penser qu'c'est un embryon de nous quand tu tues un cafard! Et SCRATCH !!

4.

Impossible de tuer ce cafard. Au moment d'asséner le coup fatal sur la bête hideuse, soudain une pensée m'avait foudroyé l'esprit, parfaitement incongrue et parfaitement obscène. Peut-être était-ce dû à la façon dont il avait agité ses antennes vers moi ? Peut-être sa soudaine précipitation m'avait-elle révélé une angoisse presque humaine ? Je restais là, la cuiller en bois brandie au dessus de la tête, incapable d'abattre le bras. Une sueur froide commençait à dégouliner le long de mon dos au fur et à mesure que je prenais conscience de la pensée qui m'habitait.

Je connaissais ce cafard. Oui, je devine aisément l'effet que peut produire cette phrase, mais je ne peux pas l'expliquer autrement: je connaissais ce cafard. Non pas n'importe quel dégoûtant petit représentant de cette espèce, mais bien celui-là en particulier, cet individu précis, ce quidam lui-même. Pourtant je n'aurais su dire ce qui pouvait le différencier d'un autre cafard: il avait somme toute les mêmes proportions, le même organisme, tout, exactement tout comme un autre cafard. Mais alors pourquoi est-ce que ce n'était pas n'importe quel

cafard ?

Et si ça ne l'était pas, qu'est-ce que c'était ?

Je reposai la cuiller et l'étudiai attentivement. Il me sembla soulagé, et je crus bientôt déceler une nuance d'impertinence, voire même d'arrogance, sur sa physionomie. Comme si après avoir échappé à un maniaque qui voulait le trucider, il se réjouissait d'avoir fait interner son agresseur dans un asile psychiatrique. Une vague de rancœur monta en moi. Je la laissai m'envahir tout entier, car je sentais qu'elle allait me donner la réponse à la question qui me taraudait.

Qui ? A qui ce cafard me faisait-il penser ? Ou plutôt qui était-il ? Soudain la lumière se fit, et je revis cette même expression de cafard satisfait et arrogant sur la face de mon meilleur ami, le jour où je l'avais trouvé au lit avec ma femme, et que, sans même se donner le mal de prendre l'air coupable et désolé, il était parti en riant pour ne plus jamais revenir.

J'avais fait semblant de croire ma femme, qui voulait à tout prix me convaincre qu'il l'avait forcée. Je n'avais pas le courage d'une séparation. Il y avait dix ans de cela. J'avais appris il y a quelques mois qu'il était mort d'un cancer. Seule la crainte de me faire surprendre m'avait retenu d'aller